

À propos de Spicheren

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **16 (1871)**

Heft 3

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-332669>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

télégraphe l'injonction formelle de continuer sa marche vers Metz. Certes l'Empereur pouvait s'opposer à cet ordre, mais il était décidé à ne point contre-carrer la décision de la Régence, et il était résigné à subir les conséquences de la fatalité qui s'attachait à toutes les résolutions du gouvernement. Quant au duc de Magenta, il se soumit de nouveau à la décision venue de Paris, et reprit la direction de Metz.

Ces ordres et contre-ordres amenèrent des ralentissements dans les mouvements. Le quartier-général atteignit Stonne, le 28 ; par malheur, les différents corps d'armée éloignés les uns des autres ne purent se grouper autour de cette position, et ceux de Faily et de Douay furent attaqués isolément.

L'intention du maréchal était d'arriver à Stenay et de là à Montmédy ; mais déjà l'ennemi était en force dans la première de ces deux villes : l'armée prussienne avait fait des marches forcées, tandis que, encombrés de bagages, nous avions mis avec des troupes fatiguées six jours à parcourir vingt-cinq lieues. Il fallut alors établir le quartier-général à Raucourt, afin de passer la Meuse à Mouzon.

Tandis que, dans la matinée du 30 août, une partie de l'armée opérait ce mouvement, déjà exécuté la veille au soir par le général Lebrun, les corps de Faily et de Douay, restés sur la rive gauche de la Meuse, en venaient aux prises, vers Beaumont, avec l'avant-garde de la grande armée prussienne. Le corps de Faily, vivement poussé par les troupes qui l'attaquaient, fit bonne contenance pendant plusieurs heures, mais il finit par être rejeté en désordre vers Mouzon. La brigade envoyée pour le soutenir fut entraînée dans la retraite. De son côté, le général Douay, arrivant à Remilly, dut traverser le passage étroit de la Meuse, qui présentait les plus grandes difficultés ; le désordre se mit aussi dans ses troupes. Enfin le corps du général Ducrot atteignit Carignan après une marche longue et pénible.

Pour la troisième fois, le maréchal de Mac-Mahon fut contraint de renoncer au projet d'aller au secours du maréchal Bazaine, et, dans la nuit du 30, les événements de la journée lui ayant démontré l'impossibilité d'atteindre Montmédy, il donna l'ordre de se retirer sur Sedan.

Cette ville, classée comme place forte, est dominée de tous les côtés et incapable de résister à la puissance de la nouvelle artillerie. Elle était d'ailleurs incomplètement armée et mal approvisionnée, ne possédait aucun ouvrage extérieur et ne pouvait offrir aucun appui à une armée en retraite. A vrai dire, elle n'avait d'importance que parce qu'elle se reliait à Mézières et à Paris par la ligne du chemin de fer qui, passant par Hirson, était le seul moyen de ravitaillement.

Les troupes, affaiblies par des marches continues, affectées par des échecs successifs, rétrogradèrent sans beaucoup d'ordre vers Sedan : elles y arrivèrent harassées dans la nuit du 30 au 31 et dans la matinée du 31.

(A suivre.)

A PROPOS DE SPICHEREN.

Nous croyons que l'on peut déjà entreprendre un résumé des opérations effectuées en 1870 et une appréciation critique de ces opérations. C'est ce que nous commencerons.... en nous basant sur un excellent résumé publié dans le *Journal de l'armée belge* par le colonel Vandewelde (*Revue militaire suisse*, 1^{er} janvier 1871, pages 5 et 6).

On entend souvent dire qu'on ne peut pas écrire l'histoire immédiatement après les événements... Il y a au contraire une portion importante de l'histoire militaire qu'il est bon d'enregistrer le plus tôt possible... *c'est celle des faits*. (Page 4, même numéro).

C'est pour rester dans la vérité des faits que je me vois forcé,

comme témoin oculaire, de venir relever ici, avec votre permission, plusieurs erreurs de votre récit de *l'échauffourée de Spicheren*, comme l'appelle le colonel Vandewelde. Cet officier n'a sans doute puisé ses renseignements qu'à des sources prussiennes et n'aura pas eu de renseignements français, s'étant trop hâté de faire paraître, un des premiers, un aperçu de la guerre de 1870. Les renseignements, documents et rapports français contradictoires, on ne peut les trouver, je le reconnais, dans « le Rapport sommaire des opérations de l'armée du Rhin, par le maréchal Bazaine. » Les rapports particuliers des généraux n'ont pas encore paru ; les narrations des témoins oculaires compétents font défaut jusqu'à présent ; nous trouvons là une justification des erreurs de faits du colonel Vandewelde, erreurs qui lui ôtent la possibilité d'une impartialité et d'une stricte neutralité comme écrivain et qui lui font dire, avant tout début : « Pour l'Empire cha- » que rencontre est un désastre. »

Je trouve aussi que les deux désastres de Sedan et de Metz sont suffisants pour se dispenser d'en voir partout. Je ne cherche en rien à attaquer ou à modifier des impressions personnelles, je tiens à rester uniquement dans l'ordre des faits.

Mais avant d'entamer Spicheren je crois pouvoir affirmer, me trouvant tous les jours en contact avec des officiers présents à la bataille de Wœrth, que le maréchal de Mac-Mahon n'y avait que deux divisions de son corps, et la division Conseil-Duménil du 7^e corps, arrivée en chemin de fer à 7 heures du matin seulement, de Colmar, non complète, sans artillerie ; puis que la division Guyot de Lespart, du 5^e corps, ne s'est avancée que jusqu'à Niederbronn vers 4 heures du soir, d'où elle est partie par Ingwiller et la Petite-Pierre pour Phalsbourg. Elle n'a pas tiré un seul coup de fusil, elle ne s'est pas trouvée à la bataille ; il est vrai qu'elle avait reçu l'ordre à Bitche de s'y rendre. Cela suffit-il pour que le colonel Vandewelde trouve le droit de la faire figurer (page 8, ligne 4) dans les effectifs du maréchal de Mac-Mahon ?

Je passe à Spicheren, où les erreurs de fait du récit en question sont encore plus graves. Spicheren est un sujet dont j'ose un peu parler. Mes renseignements, je les puise aux sources authentiques de tout acteur en même temps que spectateur qui croit « que le récit « des événements militaires n'a qu'à gagner à être aussi rapproché « que possible de ces événements eux-mêmes, à la seule condition « que le narrateur n'y mette aucune passion autre que celle de l'art « militaire impartialement étudié..... si difficile même à obtenir de « la part des neutres (numéro du 1^{er} juin 1871, page 4). »

Le récit du *Journal de l'armée belge* met sous les ordres du général Frossard (page 10) 52 bataillons et 4 régiments de cavalerie ; tout le 2^e corps, *plus une division du corps de Bazaine*, 3^e corps. Aucune division du 3^e corps ne parut sur le champ de bataille, ni à Spicheren ni à Stiring pendant l'action et aucune ne reçut l'ordre de porter secours au 2^e corps. Seul le général de division Metman, du 3^e corps, eut l'idée de se porter de lui-même au canon ; il partit de son campement entre Benin et Rosbruck vers 6 heures du soir pour arriver avec une brigade à Forbach vers 10 heures du soir. Il n'eut

pas l'occasion d'y tirer un coup de fusil, mais sa présence empêcha que l'attaque de l'extrême droite prussienne sur Forbach par la route de Saarelouis pût aboutir à une poursuite sur St-Avold (1).

Ce fut là tout le concours fourni par le 3^e corps au 2^e. En revanche, les Français, plus sévères peut-être pour leurs chefs, mais certainement moins passionnés que les étrangers, accusent ouvertement un de ces divisionnaires d'avoir refusé, dans des termes très énergiques et même grossiers, son concours au général Frossard, qui le lui faisait demander directement vers 3 heures du soir, en ajoutant qu'il ne voulait pas lui faire gagner son bâton de maréchal.

Le général Frossard n'avait, le 6 août, que trois divisions :

La 1^{re}, général Vergé : 3^e *bataillon* de chasseurs à pied, 32^e et 55^e de ligne, 1^{re} brigade, général Valazé ; 76^e et 77^e de ligne, 2^e brigade, général Jolivet.

La 2^e division, général Bataille : 12^e *bataillon* de chasseurs, 8^e et 23^e de ligne, 1^{re} brigade, général Mangin ; 66^e et 67^e de ligne, 2^e brigade, général Fauvart Bastoul.

La 3^e division, général Laveaucoupet : 1^{re} brigade, 10^e *bataillon* de chasseurs, 2^e et 63^e de ligne, général Mircher ; 2^e brigade, 24^e et 40^e de ligne, général Dœns.

Une brigade de cavalerie, 7^e et 12^e dragons.

Chaque régiment de ligne à 3 *bataillons* de 6 *compagnies* ; les compagnies ayant de 90 à 100 combattants au maximum, car les réserves n'étaient pas toutes rappelées et les effectifs des régiments étaient de 1800 hommes environ, desquels il faut déduire les ouvriers et la musique.

J'ignore encore aujourd'hui complètement quel était l'effectif total du général Steinmetz ; mais le calcul du nôtre est facile.

Par division d'infanterie :

1 bataillon de chasseurs à 700 hommes	2,100
12 bataillons d'infanterie à 550 h.	19,800
8 escadrons de cavalerie à 120 hommes et 120 chevaux	
au plus, environ	1,000
	22,900

En forçant encore, j'arrive à 23,000 combattants.

Fixé à cet égard, je n'ai aucune observation à faire sur le compte-rendu du colonel Vandewelde, sur les mouvements prussiens tels qu'il les raconte, sur l'analyse et les conséquences qu'il en tire au profit de la science ; mais j'ai à placer les trois divisions du 2^e corps.

Au début de l'action, sur les hauteurs de Spicheren, était la 3^e division : 10^e bataillon de chasseurs au centre, en face du terrain de manœuvre de Sarrebrück, ayant à sa droite le 40^e et le 2^e de ligne, à sa gauche le 24^e. Le 63^e en arrière sur la crête, en réserve.

La 2^e division, placée en arrière de Forbach, sur les hauteurs, prête à appuyer la 3^e division, servait de réserve pour tout le 2^e corps.

La 1^{re} division avait sa 2^e brigade, 76^e et 77^e, dans le fond en

(1) Le général Metman trouvant la retraite de Forbach commencée se porta directement, pendant la nuit, sur Puttrelange, où il arriva à 9 heures du matin et où il appela de Benin sa 2^e brigade. Le 8 août cette division quitta le 2^e corps et se rendit à Faulquemont.

avant de Stiring, entre ce village et la route de Forbach à Sarrebrück ; le 32^e dans Stiring, sur le chemin de fer et à gauche de ce village ; le 3^e bataillon de chasseurs sur la route dans les bois de droite ; le 55^e sur les hauteurs en avant de Forbach : mais face à la Sarre, coupant la route de Sarrelouis. Toute la cavalerie et l'artillerie de réserve, ainsi que celle de la 1^{re} division, étaient placées dans les prairies qui, s'étendant entre Stiring et Forbach, se terminent aux bois de Spichenen et à la route de Sarreguemines.

Raconter le combat ne serait pas une rectification ; mais il faut se rendre compte de ce qui s'est passé. Ainsi le colonel Vandewelde constate (page 11) que quand les Prussiens tentèrent de déboucher du bois de Stiring pour enlever les hauteurs, ils furent ramenés avec perte dans la vallée. Il y avait, d'après son dire, cinq bataillons prussiens ; de notre côté, ces cinq bataillons avaient en face d'eux le 55^e, qui entra en ligne vers 3 heures, après avoir été faire une grande reconnaissance jusqu'au village de Grand-Rossel, sur la route de Sarrelouis. Le 55^e avait laissé son 2^e bataillon, pour couvrir son flanc, dans les bois à gauche de Stiring, 4 compagnies en tirailleurs, 2 en réserve. Les 1^{er} et 3^e bataillons en suivant la route, dépassèrent Stiring, où ils rencontrèrent le 76^e et le 77^e embusqués. Le 1^{er} bataillon du 55^e fut laissé en réserve des deux autres en avant de Stiring, et le 3^e bataillon, conduit par le commandant Millot, pénétra vigoureusement dans le bois du fond de la vallée, appuyé à la tranchée du chemin de fer. Deux bataillons du 67^e de ligne, conduits par le colonel Thibaudin, appuyèrent ce mouvement sans pénétrer dans le bois. Le 55^e maintint cette position jusqu'à 6 heures du soir ; à cette heure, il exécutait une première retraite sur Stiring. Le colonel en avait reçu l'ordre à 5 heures, mais, combattant et avançant, il en fit la confidence au commandant Millot ; tous deux résolurent de se maintenir encore, et le plus longtemps possible, pour éviter trop de précipitation dans la retraite, chose toujours dangereuse pour le bon ordre avec de jeunes troupes.

A 6 heures, le 1^{er} bataillon de ce régiment prenait position à hauteur du village à droite et près de la route ; le 3^e bataillon était retiré du feu compagnie par compagnie, et venait se placer dans Stiring, près de l'église, formant réserve à son tour, ayant épuisé presque toutes ses cartouches, qu'il put ainsi renouveler au parc. Une partie du 77^e était dans les maisons de Stiring, à droite du chemin de fer ; une partie du 32^e dans les maisons sur le côté gauche du village, le reste dans les bois, à gauche.

A 7 $\frac{1}{2}$ heures, à la tombée de la nuit, une dernière attaque prussienne, débouchant des bois du fond de Stiring, qui avaient été abandonnés à 6 heures, se portait sur la droite du village. Le commandant Dameï, du 1^{er} bataillon du 55^e de ligne, profitant de l'obscurité, la laisse approcher à 50 ou 60 pas sans tirer un coup de fusil. Les Prussiens, déployés, s'arrêtent étonnés, poussent leurs trois hurrahs pour préparer le *Sturm* et restent sur place. Le commandant Dameï, qui avait prévenu son bataillon, met sa casquette au bout de son sabre en criant : « *Vive l'Empereur !* » Cela se faisait alors. Ce cri est suivi d'une décharge générale du 1^{er} bataillon du 55^e et de

l'attaque à la baïonnette; le *Sturm* prussien est repoussé. Il était alors huit heures.

Pendant ce temps le colonel de ce régiment retirait son 2^e bataillon, qui n'avait encore été que peu engagé, pour le porter de sa position en arrière à gauche à celle de droite, entre la Verrerie et le pied des hauteurs boisées de Spicheren. Ceci fait, il ramenait ses deux autres bataillons, *compagnies par compagnies*, pour les placer en colonne en arrière du 2^e, qui avait deux compagnies déployées en tirailleurs couvrant toute la largeur de la prairie, les quatre autres formant deux colonnes de divisions échelonnées. La nuit était obscure; il était près de 9 heures.

Le général Valazé, commandant la 1^{re} brigade, dit alors au colonel de Waldner, du 55^e de ligne : *Il est 8 1/2 heures, je vais retirer le 3^e bataillon, le 77^e et le 32^e sur Forbach; vous resterez en position jusqu'à 10 1/2 heures, puis vous gagnerez en ordre de combat la route de Sarreguemines en couvrant le flanc de la retraite.* — Ainsi fut dit et fut fait. Cinq cents témoins peuvent le certifier.

A 11 heures du soir le 55^e, toujours dans le même et dernier ordre, ses trois bataillons ralliés et sans avoir tiré un seul coup de fusil depuis 9 heures, avait rejoint à mi-côte la route de Sarreguemines, sur laquelle défilaient tous les impédimenta, la cavalerie, les troupes qui avaient repassé par Forbach, etc., etc. Le 55^e s'engageait le dernier sur la route, à 2 heures du matin, le 7, continuant à former l'arrière-garde de tout le corps. Ayant toujours combattu sac au dos, il n'avait point perdu d'effets personnels et les hommes restaient dans les meilleures dispositions.

Au petit jour la 1^{re} division arrivait à Gros-Bliederstrof; la route y était encombrée par la cavalerie, par la 3^e division, qui s'étaient rabattues pendant la nuit sur ce village en suivant les hauteurs, par l'artillerie ainsi que par les bagages et l'administration. Le général Vergé faisait alors quitter la route à toute son infanterie pour la porter par les hauteurs de droite sur Sarreguemines et désencombrer la chaussée. Arrivé à Sarreguemines, le 2^e corps y trouve la brigade Lapasset, du 5^e corps, laissée à la garde de cette ville, et l'emmène à Puttelange, où, à 3 heures du soir, était établi tout le 2^e corps, ainsi que la brigade Lapasset. Le 8, toutes ces troupes campaient à Gros-Tenquin, le 9 à Rémilly, le 10 à Ars-Laquenexy, Mercy et Peltre sous Metz.

Cette retraite ressemble-t-elle à celle que le colonel Vandewelde dirige sur *St-Avold*? « La route offrait un désastreux spectacle, on « pouvait en suivre la piste, et... la 13^e division prussienne, qui le « talonnait de près, s'empara de Forbach. » — A quelle heure? — Les Prussiens n'entrèrent à Stiring que le 7, à 4 heures du matin, surpris de n'y voir personne; à Forbach une demi-heure après.

Mais il faut être juste; la 13^e division prussienne attaqua, à 6 heures du soir, Forbach par les hauteurs que le 55^e avait occupées le matin, et où il avait construit des tranchées-abris. Ces positions furent défendues par la compagnie du génie de la 1^{re} division et par quelques dragons à pied, environ 250 hommes. Les positions prises, la 13^e division lança des obus sur la gare du chemin de fer et sur la ville, qui

contenait les bagages des corps, mais n'y pénétra pas. Il était 7 heures. Quelques conducteurs, affolés de terreur, s'enfuirent par la route de St-Avold, c'est vrai, la direction de Sarreguemines n'ayant été indiquée d'avance à personne. La route de St-Avold étant coupée près de Bening par les troupes arrivant par la route de Sarrelouis, il ne fut pas difficile de ramasser des bagages qui firent croire à la retraite sur St-Avold. Quelques régiments, suivant les malheureuses habitudes françaises, avaient déposé leurs sacs pour mieux combattre ; il ne fut pas difficile de les ramasser quand ces régiments battirent en retraite, mais il n'y eut ni fuite ni désastre.

Il faut être juste encore ; les hommes se débandèrent un peu entre Sarreguemines et Puttelage après la grande halte faite vers 9 heures du matin en sortant de Sarreguemines, à la bifurcation de la route de Sarralbe et Sarrebourg. Personne ne les vit ; pas un uhlan n'était là pour le constater. Ils cherchaient le 2^e corps sur St-Avold. Les hommes s'étaient battus toute la journée du 6 ; ils avaient marché toute la nuit du 6 au 7 pour n'arriver à Puttelage que, les premiers, vers midi, les derniers, à 5 heures du soir.

Pour continuer à être juste ajoutons que, pendant que, le 8, le 2^e corps était à Gros-Tenquin et le 3^e à Faulquemont, le 1^{er} corps, *Mac-Mahon*, et le 5^e corps, *de Faily*, qui cherchaient à rejoindre le gros de l'armée, couchaient à Sarrebourg, à une petite journée de marche du 2^e corps. La jonction était faite, mais personne ne le sut, ni d'un côté ni de l'autre. On avait signalé quatre uhlands à Dieuze ; voilà l'excuse.

Depuis, *Mac-Mahon* et *de Faily* cherchèrent vainement à rejoindre les corps de *Bazaine*, sans y parvenir, en passant *par Chaumont*.

Comment se fait-il que le colonel *Vandewelde* ne fasse pas mention dans sa brochure de cette singulière situation relative ? Il y a matière à un travail complet, pour un homme de l'art.

On peut voir si je suis impartial en signalant cette faute grave. A cet égard un fait très-curieux m'a été raconté par le général N. du 5^e corps, *de Faily* : Le 8, campant avec tout le 5^e corps à Sarrebourg, il reçut l'ordre de partir dans la nuit avec sa brigade et de se rendre à Lunéville. Le temps était très-mauvais. Trois compagnies du 86^e de ligne sur la grande route s'égarèrent et ne purent être prévenues que tout le 5^e corps se rendait à Chaumont pour gagner le camp de Châlons, afin d'éviter l'invasion. Ces trois compagnies, réduites à se tirer d'affaire elles-mêmes, voyagèrent seules par la route directe de Châlons, et elles arrivèrent au camp sans être inquiétées cinq jours avant le 5^e corps !!

Le général *Frossard* avait eu l'habileté de dérober sa retraite sur Sarreguemines, si bien que nos ennemis croient encore qu'elle se fit sur St-Avold.

Depuis le 6, à 8 heures du soir, par Sarreguemines, le 7 à Puttelage, le 8 à Gros-Tenquin, le 9 à Rémilly, le 10 à Ars-Laquenexy, jusqu'au 12 à Peltre, le 2^e corps ne vit pas un uhlan.

Le général *Laveaucoupet* avoue, pour sa division, 1800 hommes tués, blessés ou disparus. La division *Bataille*, la 2^e, très peu engagée, perdit très peu de monde. La 1^{re} division eut au plus 1200 hommes tués, blessés ou disparus, car le 55^e avait 1 officier tué, *M. Camand*,

3 blessés, MM. de Marsilly, de Boudeville et Bausson, 233 sous-officiers et soldats. Etablir la proportion n'est plus difficile.

Je me suis défendu de toute espèce d'appréciation pour rester dans l'ordre des faits; j'espère que le colonel Vandewelde voudra bien me rendre cette justice. Je ne veux pas non plus qu'il puisse croire que je cherche à faire l'apologie du général Frossard quand même, pour avoir reconnu que la direction de Sarreguemines, donnée à sa retraite, était habile; car j'admets avec lui: « Qu'il n'y a pas de pire « position que celle d'attendre de pied ferme son adversaire dans une « clairière, ou dans une plaine entourée de terrains boisés. » Ce qui est le cas du 2^e corps à Rézonville.

Malgré cette faute impardonnable du général Frossard, Rézonville est loin d'être un désastre; le général Steinmetz peut le reconnaître. Après Rézonville l'armée ne s'est nullement renfermée dans le camp retranché de Metz, qu'elle n'atteignit que le 19 après Gravelotte.



Nous compléterons l'exposé ci-dessus par deux pièces à l'appui qui contiennent également d'intéressants détails :

Après le combat de Sarrebruck, le 2 août, le 2^e corps d'armée occupa les hauteurs qui commandent cette ville, en-deçà de la Sarre, sa droite, composée du 10^e bataillon de chasseurs et du 40^e de ligne, étant au village de St-Arnould et se reliant à la brigade Lapasset, du 5^e corps. Celle-ci se retirant le 4 ou 5 août, nous pouvions être tournés par le ravin de Grossbiderstroff, de sorte que le 5 août, nous dûmes, à la nuit tombante, battre en retraite pour occuper les fortes positions de Spicheren.

Le temps était mauvais, les chemins difficiles; on campa comme on put au milieu de la nuit, avec une pluie continue.

La matinée du 6 commença par quelques coups de feu qui indiquaient que les éclaireurs prussiens étaient à la piste de notre retraite.

Le 5, à 9 heures, les grand'-gardes furent renforcées sur tout le couronnement des hauteurs par où l'ennemi pouvait aborder. Le 10^e bataillon de chasseurs, à droite et à gauche du sommet de la route pavée, avait un bataillon du 24^e à sa gauche et un bataillon du 40^e à sa droite. On voyait l'ennemi, dans le lointain, s'avancer par masses profondes et bien coordonnées.

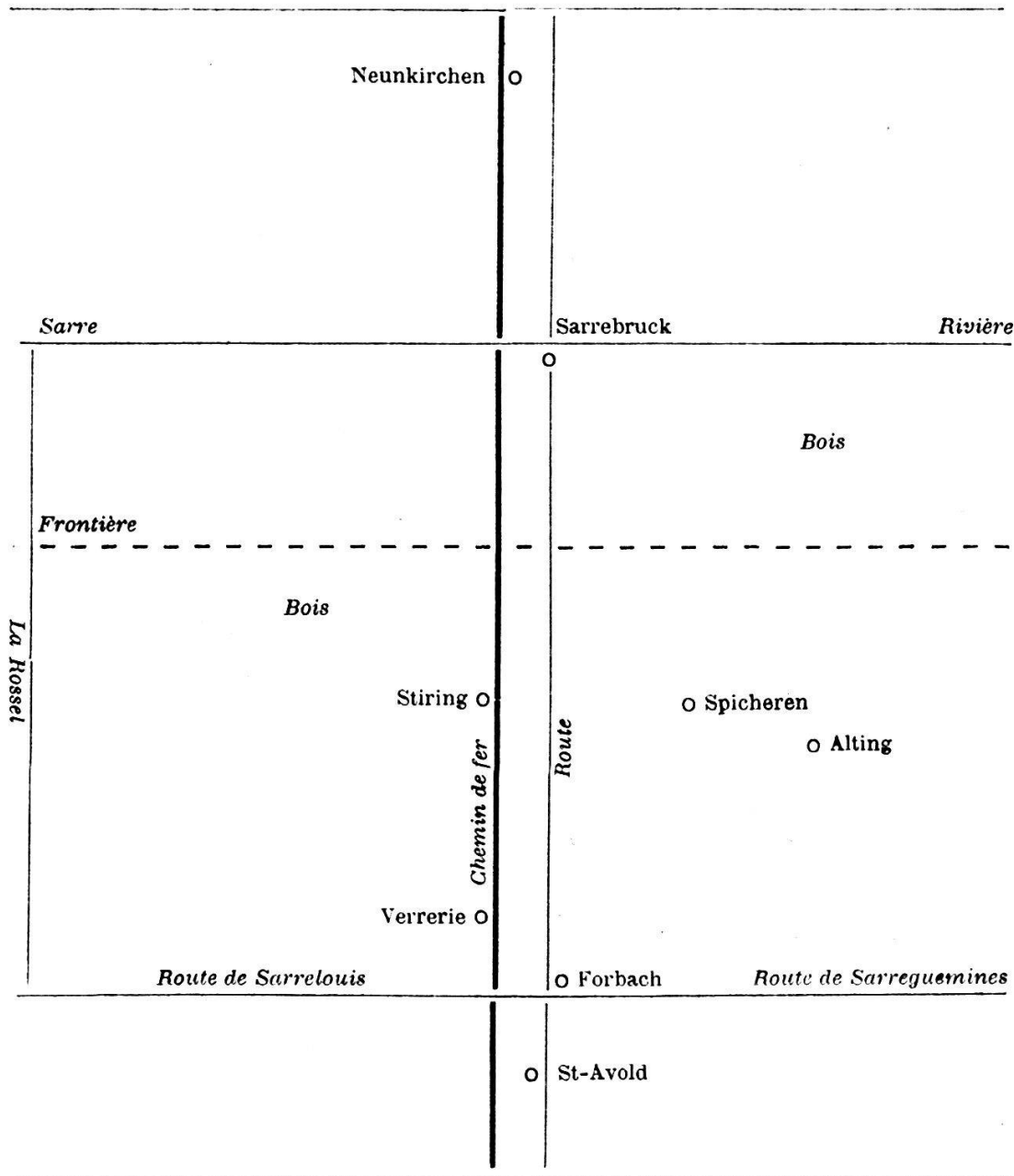
Les divisions Bataille et Vergé et la cavalerie étaient dans la vallée de Stiring, prêtes à le recevoir.

Vers midi les coups de feu se précipitaient et les régiments recevaient l'ordre de se porter aux crêtes boisées et de faire face partout à l'ennemi, dans l'ordre où étaient déjà leurs avant-postes, selon le croquis ci-dessous :

La fusillade s'engagea aussitôt avec fureur, et, à divers intervalles, la crête fut prise et reprise plusieurs fois. Le combat dura ainsi jusqu'à 5 ou 6 heures contre nos régiments qui n'étaient pas soutenus, l'ennemi faisant arriver continuellement des troupes fraîches. Le terrain dut être cédé par nos troupes, qui se rangèrent à la 2^e position, et soutinrent en le rendant le feu de l'ennemi jusqu'à la nuit.

Un officier du 40^e de ligne, 3^e division.

La division Bataille avait abandonné ses positions de Sarrebruck le 5 au soir pour aller camper en arrière de Forbach sur la droite de la route de Sarreguemines. A peine, le 6 au matin, avait-on dressé les tentes qu'on entendit le canon du côté de Spicheren: malgré cela les soldats achevèrent de manger leur soupe, et après on leva le camp pour se porter sur Stiring. Le 6^e, qui se trouvait à no-



tre gauche, était déjà parti sur le plateau de Spicheren, laissant ses tentes et un cuisinier par escouade.

Le 8^e de ligne, après avoir descendu à travers bois le mamelon sur lequel il se trouvait, se forma par peletons en ligne, changea ensuite de direction par le flanc droit, et se déploya parallèlement à la route de Forbach à Stiring.

Après être resté quelque temps dans cette position, le régiment fit par le flanc-droit et se dirigea sur Stiring; là les 2^e et 3^e bataillons se séparèrent du 1^{er} pour renforcer les troupes se battant sur le plateau de Spicheren; quant au 1^{er} bataillon, il se forma en colonne par section, à gauche du village, et attendit environ un quart-d'heure dans cette position. Il y avait, à environ 500 mètres en avant de nous, le 67^e de ligne rangé en bataille, ayant à sa droite le 3^e bataillon de chasseurs; la ligne de bataille de cette petite troupe était oblique par rapport à la route; tout à coup ces troupes firent une conversion, et s'enfoncèrent au pas de gymnastique dans le bois; il était temps, car le 67^e, qu'ils relevèrent, manquait déjà de munitions.

Il était en ce moment visible pour tout le monde que le général Bataille voulait à son tour prendre l'ennemi de flanc, et empêcher ainsi son mouvement tournant

sur Forbach. En effet, lui-même fit déployer notre bataillon face aux bois, et lança la 1^{re} compagnie en tirailleurs contre la lisière de ce bois; malheureusement nous ne pûmes dépasser la ligne du chemin de fer.

Nous étions environ depuis 2 heures dans cette position, toujours à tirailler, lorsque les Allemands commencèrent l'attaque de front du village; c'était à peu près 6 heures du soir. Voici quelle était leur formation :

Une forte colonne sur chaque aile, et une ligne de tirailleurs entre les deux ailes :



Je n'ai pu cependant apprécier la profondeur de ces deux colonnes.

Ces troupes s'avancèrent au pas de gymnastique dans un ordre parfait, n'ayant pour les arrêter que le feu de quelques tirailleurs; mais une fois qu'elles furent arrivées à environ 500 mètres du village, on les reçut par un feu très vif de front et de flanc. Le feu de flanc venait de la colline boisée, qui est longée par la route de Sarrebruck. Ce feu dura pendant 5 bonnes minutes, après quoi les Prussiens ne reparurent plus que vers 9 ¹/₂ heures du soir. Ils vinrent alors en longeant le bois et le chemin de fer. On résista environ jusque vers 10 ou 11 heures, et on battit en retraite à travers champs, pour aller retrouver la route de Sarreguemines.

Un officier du 8^e de ligne, 2^e division.

GUERRE FRANCO-ALLEMANDE.

Le bombardement de Paris se poursuit toujours sans autres résultats que de grands dégâts aux habitations et surtout aux monuments de la rive gauche, et, en moyenne, une dizaine de personnes atteintes par jour. Les malades du Val-de-Grâce, les orphelins de St-Nicolas, d'autres enfants et des femmes sont jusqu'ici les principales victimes. Loin d'être abattue par cette cruelle phase du siège, la population parisienne, civile et militaire, n'en paraît que plus décidée à pousser la résistance jusqu'à ses dernières limites. Elle fait bonne garde dans les forts menacés, opère de fréquentes petites sorties et se prépare, dit-on, à une autre sortie sur une vaste échelle. En attendant, les Prussiens sont en train de tracer des cheminements et de construire des batteries plus rapprochées de la place, qui leur permettront, dans peu de temps, d'envoyer leurs projectiles sur presque toute la superficie de la capitale.

Les journaux allemands donnent les renseignements suivants sur les batteries de siège installées dans le demi-cercle allant de la rive droite de la Marne à celle de la Seine.

D'abord quatre batteries ont été construites et armées de la nuit du 21 décembre au 24; elles comptaient 6 pièces longues de 24, 10 courtes du même calibre, et 6 pièces de 12. Depuis le 25 décembre, on a travaillé à l'établissement des batteries suivantes : 5, 6, 7 et 8, placées sur la hauteur du Pressoir, et armées de 18 pièces de 12 ainsi que de 6 pièces longues de 24. — En même temps ont été disposées les batteries 9 et 10 à cheval sur la Marne, et sur la rive gauche de cette rivière, et sur la hauteur de Brie-sur-Marne les batteries 11, 12 et 13; toutes sont armées de 6 pièces, soit de 12 soit de 24.